

# Les repentis de la reconversion

## L'injonction au bonheur pousse de nombreux actifs à plaquer leur travail pour un « job passion ». Mais gare aux désillusions

Audrey Parmentier

Stéphanie plaque tout en 2021. A l'approche de la cinquantaine, elle envoie valser son boulot de fonctionnaire et ses vingt-huit ans de mariage. « J'ai lancé mon divorce en même temps que ma rupture conventionnelle », plaisante la Rémoise, qui préfère garder l'anonymat. Cette mère de deux enfants quitte son emploi aux ressources humaines payé au smic, laissant les désaccords avec sa hiérarchie sur son bureau. « Ma cheffe me harcelait et j'avais envie d'un métier artistique. Par exemple, tatoueuse ou fleuriste. Je souhaitais un job passion qui me donne la force de me lever le matin ! », résume cette quinquagénaire touche-à-tout. Son CAP de fleuriste en poche, l'apprentie découvre peu à peu l'envers du décor : des patrons maltraitants, des tâches répétitives et une précarité grandissante.

A plusieurs reprises, les enseignes lui claquent la porte au nez. « Tous les bons postes étaient pris, et ceux qui restaient se trouvaient dans des grosses chaînes avec beaucoup de turnover », confie-t-elle. Dès qu'elle décroche un contrat, les missions se résument aux livraisons, à la manutention et au ménage. « En entretien, un employeur me disait qu'il fallait réceptionner les colis des clients sur notre pause déjeuner. Je lui ai répondu que je n'étais pas postière ! », s'emballe la Champenoise au caractère bien trempé.

Celle qui voulait « toucher de la fleur » et « confectionner des bouquets » enchaîne les déconvenues. Elle cherche maintenant à récupérer son ancien métier. « Ce n'est pas facile, car j'ai un gros trou dans mon CV », soupire Stéphanie, qui vit avec 580 euros mensuels d'allocation de solidarité spécifique. Regrette-t-elle sa bifurcation ? « J'essaie de le prendre bien, en me disant que c'était une expérience. »

Difficile d'admettre l'échec quand on est inondé de récits positifs sur les changements de vie. Sourire aux lèvres, tradeurs et assureurs expliquent dans les médias comment ils ont troqué leur costume contre une blouse ou un tablier. « Déjà, dans les années 1990, on parlait de ces cadres qui plaquaient tout pour ouvrir des chambres d'hôtes. Chaque époque a ses stéréotypes et, maintenant, on a rajouté une dimension écologique », souligne Jean-Laurent Cassely, journaliste et essayiste qui écrit sur les modes de vie. Si ce phénomène n'est pas nouveau, il n'est plus, selon lui, réservé aux cols blancs : « C'est devenu courageux de suivre sa passion. Et cette injonction au bonheur dans le travail, si elle existe depuis longtemps dans les classes privilégiées, se diffuse dans toute la société. »

Selon le baromètre 2024 de la formation et de l'emploi de Centre Inffo, une association de service public sous tutelle du ministère du travail, la moitié des actifs préparent (21 %) ou envisagent (28 %) une reconversion. Parmi les salariés concernés, 53 % changent de métier.

Mais tout le monde a-t-il les moyens d'embrasser une nouvelle destinée professionnelle ? « On parle de ceux qui réussissent, mais pas des autres. Certains se retrouvent dans une spirale infernale de précarité après avoir tout laissé », s'agace Anne Humbert, ingénieure de formation et autrice de *Tout plaquer* (Le Monde à l'envers, 2023).

Pourtant, rater sa reconversion est assez banal. Une étude UKG réalisée en 2022 dans six pays, dont la France, montre que 43 % des personnes qui ont quitté leur emploi pendant la pandémie de Covid-19 regrettent leurs anciennes fonctions ; ce chiffre atteint 60 % dans notre pays. « Un changement de vie n'implique pas les mêmes risques pour tout le monde. Et ceux qui y arrivent n'évoquent jamais le matelas financier ou le réseau énorme qui leur ont permis d'opérer ce virage », analyse Anne Humbert.

Faute d'économie solide, Guillaume (le prénom a été modifié), 33 ans, a dû abandonner sa courte vie de maraîcher. « Manque de terrain disponible, difficultés à obtenir un prêt bancaire, fiscalité complexe... Si vous partez réellement de rien, c'est un parcours quasi insurmontable ! », liste amèrement ce père de deux enfants originaire de Belgique.

En 2019, l'Ardennais déserte son poste d'éducateur dans une structure d'accueil - rémunéré 1700 euros net - après un « burn-out de six mois ». A

l'époque, ce fan de nature compare le maraîchage à un « monde de libre-penseur » qui lui donnerait l'assurance « d'une activité non routinière en extérieur et gratifiante ». Soutenu par sa compagne, le dynamique Belge s'inscrit à une formation, effectue un stage dans une microferme et tente de se mettre à son compte. « J'ai donc retourné le jardin familial (environ 6 ares), cherché des serres et aplani du terrain afin d'installer ma production de fruits et légumes », raconte-t-il.

Guillaume commence par faire du porte-à-porte dans son village, mais le modèle prend du temps. « Je dégageais à peine de quoi couvrir mes frais de fonctionnement, soit entre 100 et 300 euros de juillet à décembre. »

A noter qu'il vend au « prix juste », c'est-à-dire que le client définit lui-même le prix de ses produits. « J'ai arrêté le jour où une cliente a acheté 5 kilos d'oignons pour 5 euros. J'étais épuisé et le boulot était trop chronophage ! », concède-t-il. Puis, il ouvre un magasin avec ses productions, qui se solde par un échec, faute de clients. En 2022, la naissance de son deuxième enfant le convainc de raccrocher. « Nous n'avions pas assez de revenus et aucun soutien de notre famille », observe-t-il. Père au foyer, Guillaume aimerait rempiler en tant que... éducateur.

Si d'autres bénéficient d'un matelas financier, ils restent exposés à certaines désillusions. Xavier Noulhianne, originaire des Bouches-du-Rhône, énumère les siennes dans son livre *Le Ménage*

compliqué d'attendre d'un même endroit qu'il comble toutes nos attentes d'épanouissement. »

Des conseils qui auraient pu éviter à Marine (le prénom a été modifié), 32 ans, de consacrer sept ans de sa vie à une reconversion coûteuse psychologiquement. Ingénieure agronome de formation, elle se réoriente en kinésithérapie en 2015. « J'ai toujours hésité entre ces deux voies. J'aimais l'aspect humain, mais je n'en savais pas beaucoup plus », avoue la Lyonnaise en pleine pause déjeuner. A l'époque, sa carrière peine à décoller et la kinésithérapie fait office de porte de sortie. De nature sociale, Marine s'imagine « soigner des entorses » tout en commentant les vacances de ses patients.

La jeune femme est admise au concours et intègre une école. Et le malaise s'installe. Neurosciences, musculosquelettique, sciences du vivant... « J'ai tout de suite pensé que ça n'allait pas le faire ! En fait, j'avais complètement sous-estimé l'aspect médical. Je savais que c'était présent, mais vraiment pas à ce point ! » Exagérément romantisée, réduite à un « sympathique métier de contact », une pratique professionnelle peut devenir, dans la tête de celui qui la fantasme, un dangereux miroir aux alouettes.

Une série de stages plus tard, Marine pratique en tant que professionnelle pendant un an et demi. « J'avais une boule au ventre dès que je me rendais au travail. C'était trop dur de côtoyer la peine et la souffrance tous les jours ! », se souvient celle qui comptait les heures au cabinet. En 2022, Marine abandonne la kinésithérapie et admet s'être précipitée. « J'ai eu honte d'avoir quitté un boulot stable pour me retrouver sans emploi », dit-elle. Un sentiment fréquent chez ceux qui échouent leur reconversion, d'après Anne Humbert : « Beaucoup ont honte d'en parler, car ils pensent être les seuls dans cette situation. » Finalement, Marine récupère un poste dans l'ingénierie quelques mois plus tard.

Sérine (elle n'a donné que son prénom) s'est aussi cassé les dents sur son rêve de devenir hypnothérapeute. « On s'attend à vivre une autre vie, mais la désillusion est totale », amorce celle qui tente un nouveau départ en 2021. Cette année-là, la

consultante en marketing numérique a 30 ans, un CDI payé 2500 euros par mois et surtout l'envie urgente de changer d'air : « Je bossais dans une entreprise de compléments alimentaires et la direction surfait sur le sentiment de peur pendant l'épidémie de Covid-19 pour vendre ses produits. C'était pesant, car j'étais en désaccord avec mes principes. » En plus de ne plus être alignée avec son travail, Sérine fatigue de répondre à des milliers d'e-mails, de gérer « 3000 commandes », tout en ayant la sensation « de travailler dans le vide ».

A côté de ses missions quotidiennes, l'univers de l'hypnose lui apparaît enchanteur. « Je découvre un monde magique qui peut soigner des gens et mettre fin à des addictions ! », reconnaît cette mère de famille parisienne dont la table de nuit déborde de livres à ce sujet. Sérine se lance en consultante indépendante et suit une formation d'hypnose deux week-ends par mois : « La première année, c'était génial ! Je m'entraînais sur ma famille, ce qui pouvait donner lieu à des situations assez drôles. »

La deuxième année, Sérine se questionne sur l'encadrement de cette pratique. « Alors que ce métier touche à la santé mentale des gens, il semble accessible à tout le monde, moyennant une formation à 2000 euros. En fait, il s'agit d'un outil dangereux », constate celle qui n'a aucun bagage médical. En deux ans, le vernis de sa nouvelle vie se craquelle. « Sur les réseaux sociaux, je voyais des jeunes confrères envoyer des bouteilles à la mer pour recruter des patients. Ça avait l'air très dur... », reprend celle qui valide son diplôme d'hypnothérapeute en 2023. Avant de replonger dans le milieu du marketing numérique pour le compte d'une autre boîte. Prochaine étape : tenter une nouvelle reconversion comme... fleuriste.



PIXDELUXE/GETTY IMAGES

des champs (Les Editions du bout de la ville, 2016). En 2001, il échange sa casquette d'ingénieur dans un groupe pharmaceutique contre celle d'éleveur de chèvres. « J'avais une paie pas trop mauvaise, mais je me questionnais sur le sens du progrès, la place de la science... Je bossais dix à douze heures par jour et j'avais surtout besoin de changer de voie », justifie le quinquagénaire. Avec sa compagne, il installe son exploitation dans le Lot-et-Garonne avec 80 000 euros d'apport personnel et un prêt de 100 000 euros. Première surprise : les techniques industrielles sont très implantées dans l'agriculture et encouragent des pratiques « taylorisées et déshumanisées ». Et Xavier Noulhianne se prend une claque lorsqu'il se retrouve englué dans un dédale de paperasses. Normes d'hygiène, traçabilité, charte du bien-être animal... Tout y passe. « Je pensais qu'en étant éleveur de chèvres je me sentirais libre mais on est rapidement sous l'emprise de l'administration ! » Au point de voir ses déclarations fiscales passer avant le bien-être de ses bêtes. « Pour ne pas sombrer, j'ai lu des tonnes de bouquins relatifs à l'agriculture, à mon métier », confie celui qui s'est accroché à son activité de chevrier-fromager bien qu'elle ne soit pas aussi rose qu'espérée.

Afin de minimiser les déceptions, Emilie Amic, fondatrice de Luceliandre, cabinet spécialisé en développement professionnel, recommande à ses clients de mener une enquête de terrain : « Si l'on aspire à devenir fleuriste, est-on prêt à se rendre à Rungis tous les matins ? » Dans son bureau parisien, l'autrice de *Façonne ton job* (Gereso, 2021) voit défilier de nombreux clients avec l'envie de tout quitter. Au risque de se mettre trop de pression, selon la coach parisienne : « Il faut qu'un boulot nous apporte de la stabilité, des liens enrichissants et qu'il nous permette de développer nos compétences... Sauf qu'il est souvent

UNE PRATIQUE PROFESSIONNELLE PEUT DEVENIR, DANS LA TÊTE DE CELUI QUI LA FANTASME, UN DANGEREUX MIROIR AUX ALOUETTES